

VI

LA NOEL DES ASSIÉGÉS

LA NOËL DES ASSIÉGÉS

DISCOURS PRONONCÉ AU TEMPLE DU SAINT-ESPRIT

LE 25 DÉCEMBRE 1870.

NOTE.

Le 5 décembre, le général de Moltke s'empessa, pour décourager notre résistance, de nous faire savoir la défaite de l'armée de la Loire et la réoccupation d'Orléans par les troupes Allemandes. Le général Trochu répondit avec dignité à cette communication d'un caractère étrange. Des procédés d'intimidation, plus étranges encore, furent employés par des agents prussiens subalternes. Des pigeons, qui avaient été capturés avec un ballon tombé dans les lignes ennemies, nous arrivèrent avec des dépêches apocryphes annonçant que Rouen était pris, que les Prussiens marchaient sur Cherbourg et qu'ils étaient « acclamés par les populations rurales. » Paris ne se laissa pas émouvoir par ces manœuvres. Il continua à

supporter courageusement des privations et des souffrances croissantes, et il se tint prêt pour une nouvelle action offensive. Les gardes nationaux de marche se montraient les plus impatients de marcher à l'ennemi et leurs bataillons, toujours plus nombreux, achevaient de s'équiper avec une activité que soutenait un ardent patriotisme.

Le lundi 19 décembre, les portes de la ville se ferment à midi, ce qui indique l'imminence de l'action. Le mardi, on lit sur les murs la proclamation suivante.

« Le gouverneur est parti le soir pour se mettre à la tête de l'armée, des opérations importantes de guerre devant commencer demain 21 décembre, au point du jour. Tous les mouvements de troupes se sont exécutés avec la plus grande régularité, et, à l'heure qu'il est, il y a plus de cent bataillons de garde nationale mobilisée en dehors de Paris. »

Le mercredi 21 décembre, nous nous rendons, avec les voitures de nos ambulances évangéliques, au village de Bobigny. Sur ce point, nous ne sommes témoins que d'un grand combat d'artillerie, qui fait peu de victimes parmi nos canonniers. Des régiments d'infanterie, de gardes mobiles et de gardes nationaux sont là en réserve, tandis que nos batteries et nos forts font entendre des détonations formidables. De longues heures se passent, et on ne réclame pas nos services. Cependant, vers trois heures on nous invite à nous avancer jusqu'au village du Drancy. Nous y restons une demi-heure environ, nous disposant à aller relever des blessés. Quelques-uns

d'entre nous portent le drapeau de la Convention de Genève : les autres se mettent deux à deux à chaque brancard. Tout-à-coup un intendant militaire, accourant vers nous, nous ordonne de nous retirer immédiatement, car les obus prussiens commencent à arriver au Drancy : nous en entendons au-dessus de nos têtes les sifflements sinistres. Nous obéissons à l'ordre qui nous est donné ; l'un de nos amis qui avait laissé dans une maison un drapeau et un brancard, ayant été les chercher, voit un obus éclater à cinquante pas de lui. Notre retraite était de peu d'importance ; mais combien nous fûmes attristés en voyant que nos troupes aussi se retiraient ! Les artilleurs ramenaient leurs pièces, et les innombrables soldats d'infanterie, qui remplissaient la plaine, voyaient finir la journée sans avoir fait autre chose que de stationner par 6 ou 8 degrés de froid.

Que s'était-il passé sur d'autres points ? Sur notre droite, les généraux Malroy et Blaise avaient occupé heureusement Neuilly-Sur-Marne, Ville-Evrard et la Maison-Blanche. Sur notre gauche, les troupes de l'amiral La Roncière avaient attaqué le Bourget. Nos braves marins s'étaient élancés avec leur intrépidité ordinaire et avaient un moment été maîtres de cette position, si souvent gagnée et perdue : mais cette fois encore nos troupes ne purent s'y maintenir, et se retirèrent après avoir fait une centaine de prisonniers. Du côté du Mont-Valérien, le général Noël avait fait une forte démonstration sur Montretout, Buzenval et l'île du Chiard. Cette journée ne pouvait avoir de résultats définitifs, et elle

n'était que le commencement d'une série d'opérations. Pendant la nuit nos soldats furent victimes, sur l'un des points occupés par eux, d'une surprise bien regrettable. Des soldats prussiens, restés dans les caves de la Ville-Evrard que nous avions eu l'imprudence de ne pas explorer, attaquèrent soudainement nos postes. Ceux-ci ripostèrent avec vigueur et chassèrent l'ennemi, mais le général Blaise qui s'était en toute hâte porté à la tête des troupes, fut blessé mortellement.

Hélas ! un ennemi plus redoutable que les Prussiens devait arrêter nos opérations, c'était le froid. Nous retournâmes le lendemain de l'action au Drancy, et nous pûmes constater avec douleur tous les maux causés par une température vraiment sibérienne. Les soldats faisaient pitié après la nuit passée en plein air ; leurs membres étaient engourdis, et je doute que si une action se fût engagée, ils eussent été capables de manier leurs armes. On les employait à des travaux de terrassement et de tranchées, en vue des opérations futures : mais ce travail lui-même ne les réchauffait pas, et la terre était tellement durcie que la pioche pouvait à peine l'entamer. Nous ramenâmes quelques blessés de la veille et un grand nombre de malades. Le vendredi 23 et le samedi 24, le thermomètre étant descendu à 15 degrés au-dessous de zéro, il devint nécessaire de faire rentrer nos troupes parmi lesquelles s'étaient produits 400 cas de congélation.

Cette interruption forcée d'une entreprise dont on espérait beaucoup, produisit une impression douloureuse

sur la population parisienne qui voyait avec inquiétude s'écouler les semaines et se consommer les vivres. Mais pour nous, il y eut, nous l'avouons, un grand soulagement de cœur à penser que le sang allait cesser de couler pendant ces jours où l'Église universelle se préparait à célébrer la plus touchante et la plus douce des fêtes.... Il a été prouvé plus tard que la nuit même de Noël, nos cruels ennemis avaient poussé avec la plus grande activité leurs travaux pour l'installation des canons Krupp. O douleur ! ô scandale ! ô malédiction de la guerre !....

LA NOËL DES ASSIÉGÉS

« Au même instant il y eut avec l'ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux ; paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes !

(St-Luc II, 13 et 14).

Lorsqu'au lendemain de nos premiers désastres un gouvernement nouveau fut placé à la tête de notre patrie, il commença par exposer, dans un manifeste solennel, ses principes, ses desseins, ses espérances.

Lorsque nos chefs militaires prirent, il y a un mois, la résolution de tenter un effort suprême pour délivrer Paris et la France, ils adressèrent au peuple et à l'armée des proclamations dont les mâles accents nous émeuvent encore.

Le jour où le Christ paraît, une proclamation se fait aussi entendre. Mais ce n'est pas de la terre qu'elle émane, c'est du ciel ; ce n'est pas une voix humaine qui la publie, mais la voix des anges ; ce n'est pas à une nation ou à une armée qu'elle s'adresse, mais à tous les enfants des hommes ; ce n'est pas un changement politique ou une action guerrière qu'elle annonce, mais le paisible avènement de Celui qui ne devait verser d'autre sang que le sien !

Commentons aujourd'hui, mes frères, la proclamation angélique. Unissons-nous, du sein de notre douloureux isolement, aux souvenirs et aux adorations de l'Église universelle. Instruits par les paroles de l'hymne céleste, nous verrons la plus grande gloire de Dieu briller au-dessus de la crèche de Bethléem, et procéder de cette même crèche une ère de paix et de consolation pour la terre !

La gloire de Dieu n'avait pas attendu la nuit de Noël pour se manifester. Elle rayonnait, avant les siècles, comme la splendeur de son essence, comme le vêtement éclatant de ses perfections. Quelle gloire que celle de l'Être infini, éternel, nécessaire, tout-

puissant et tout bon ! Quelle gloire que celle du Dieu trois fois saint, dans son unité parfaite et dans sa pluralité mystérieuse ! Quelle gloire que celle de la vie divine avec son inépuisable durée, avec son majestueux repos, avec ses mouvements, ses mutuels échanges, ses richesses et ses profondeurs incompréhensibles ! C'est cette gloire, primitive, intérieure, qui se retraçait comme une vision resplendissante au cœur de Jésus, lorsqu'il disait, aux approches du dernier sacrifice : « *Et maintenant glorifie-moi, ô Père, de la gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde fût fait !* »

L'univers apparaît du sein du néant, et la gloire de Dieu brille d'un nouvel éclat en se réfléchissant dans son œuvre. Voici les anges, les premiers sortis de ses mains, les plus rapprochés de son essence suprême, *qui assistent continuellement devant lui*, et s'écrient en se voilant la face de leurs ailes : *Saint, saint, saint est l'Eternel des armées !* Voici le monde et les soleils semés dans l'espace ; voici notre terre avec son dôme d'azur, avec ses continents et ses mers, ses montagnes et ses vallées, avec les milliers de créatures qui viennent l'animer, avec l'homme qui en est le pontife et le roi. Et du sein de la création tout entière, un incessant hommage s'élève

vers son auteur ! *Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains.* Et l'homme, animé d'un souffle supérieur, mêle à cette harmonie inconsciente une voix plus noble et plus belle, car elle se comprend elle-même !

Les siècles succèdent aux siècles, et tout à coup retentit, au-dessus de l'obscur Judée, ce chant des anges : *Gloire soit à Dieu au plus haut des Cieux !* Quel est ce nouveau rayon, quelle est cette nouvelle splendeur de la gloire du Très-Haut ? Vous le savez, mes frères, dans l'enfant de Bethléem une nouvelle création commence, une nouvelle humanité vient d'éclorre. Ce monde, qui avait l'homme pour chef, a été entraîné par la chute d'Adam dans le désordre, la souffrance et la mort. En envoyant son Fils au monde, Dieu va reconstruire cet édifice tombé ; il va renouveler son œuvre ruinée ; il prononce une seconde fois la parole créatrice : *Faisons l'homme à notre image*, et il relève dans la personne du *second Adam* les innombrables générations de notre race déchue. Voilà pourquoi les anges, auxquels il est donné d'entrevoir cette merveilleuse délivrance, s'écrient dans ces hymnes immortels qui retentissent

des parvis d'en haut jusque dans notre vallée terrestre : *Gloire soit à Dieu au plus haut des Cieux!*

Et cependant, quoi de moins glorieux en apparence que la naissance du Seigneur ! Nous aurions rêvé tout ce que la terre a de plus grand et de plus magnifique... et voici tout ce qu'elle peut offrir de plus chétif et de plus misérable ! Il fallait à l'Enfant divin un peuple... et Dieu lui assigne le moindre des peuples de la terre, un peuple gémissant sous la servitude, un peuple autrefois béni mais aujourd'hui tout près d'être rejeté ! Il lui fallait un lieu de naissance, et ce lieu ne sera pas Jérusalem, le siège des gloires nationales, mais Bethléem, *la plus petite d'entre les villes de Juda*. Il lui fallait une mère, et sa mère est une humble vierge de Nazareth, issue de race royale, mais d'une race tombée dans la pauvreté et dans le mépris. Il lui fallait une demeure, et sa demeure sera une humble hôtellerie, et dans cette hôtellerie la place la plus obscure, l'étable où mugit un vil bétail ! Et c'est là que le Fils de Dieu ouvre les yeux à la pâle lumière de ce monde, dans une crèche, sur un peu de paille, par une froide nuit d'hiver ; et les premiers visages qui se penchent

vers lui sont les figures vulgaires de quelques pauvres bergers ! O humiliation ! ô dénûment !

Et tous ces abaissements extérieurs ne sont, en quelque sorte, que l'enveloppe de ces abaissements intimes, dont un mot de saint Paul nous révèle l'étendue : *Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un serviteur*. Entendez-vous, mes frères ? *Il s'est anéanti lui-même !* Le Fils éternel de Dieu s'est limité, s'est diminué, s'est dépouillé jusqu'à devenir *semblable à nous*. *La Parole a été faite chair*, le Verbe divin s'est fait homme, non pas homme à l'état adulte, dans sa force et sa majesté relatives, comme parut Adam, mais homme dans la plus grande faiblesse, homme à l'état d'enfant ! Celui dont la voix puissante a tiré l'univers du néant, a poussé les premiers cris de l'infirmité humaine. Celui qui donne la vie au monde, s'est suspendu au sein d'une femme israélite ; il a traversé les commencements infimes, l'obscur développement de l'existence terrestre, et c'est sous cette livrée d'humiliation que se voile, que se cache, que disparaît, pour ainsi dire, sa divinité. *Il s'est anéanti lui-même !*

« Que voyons-nous en lui, qui sente le Dieu, s'écrie le grand Bossuet, dans les trente premières années de sa vie ? Mais encore, dans les trois derniè-

res, qui sont les plus éclatantes, s'il paraît quelques rayons de sa sagesse dans sa doctrine, de sa puissance dans ses miracles, ce ne sont que des rayons affaiblis et non pas la lumière dans son midi. La sagesse se cache sous des paraboles et sous le voile sacré de paroles simples, et lorsque la puissance étend son bras à des ouvrages miraculeux, comme si elle avait peur de paraître, en même temps elle se retire; car la véritable grandeur de la puissance divine, c'est de paraître agir de son chef, et c'est ce que le Fils de Dieu n'a point voulu faire. *Mon Père*, dit-il, *est Celui qui fait les œuvres en moi*, et il semble qu'il n'agisse et qu'il ne parle que par une autorité empruntée. Ainsi la nature divine devait être en lui, durant les jours de sa chair, privée de l'usage de sa puissance et de ses divines perfections... comme un homme (oserais-je dire?) interdit par les lois, qui a la propriété de son bien et qui n'en a pas la disposition? »

O dépouillement! ô abaissement sans nom! Il faut le redire pour la troisième fois avec saint Paul : *Il s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la forme d'un serviteur!*

Mais quoi ! cet anéantissement n'est-il pas un op-

propre plutôt qu'une gloire ? Non, mes frères, non, car la raison de cet anéantissement c'est l'amour et l'amour, c'est la plus grande gloire de Dieu. — Comme un rare génie se vouerait à former l'esprit le plus humble et, pour cet effet, descendrait de ses riches conceptions à sa faible portée — comme un père qui, pour élever son enfant au niveau de sa vie morale s'abaisserait au niveau de la sienne et consentirait à partager ses préoccupations, ses intérêts, ses plaisirs (1), — comme ces premiers missionnaires moraves qui, pour évangéliser les esclaves des Antilles, se firent esclaves eux-mêmes — comme ces éducateurs généreux, ou plutôt à un tout autre degré, avec une réalité et une condescendance bien plus profondes, car parti de beaucoup plus haut il est descendu beaucoup plus bas, le Christ, le *Seigneur de gloire* est venu jusqu'à nous. Il a vu l'intervalle immense qui s'étendait entre Dieu et sa créature égarée, il a vu l'abîme non-seulement de sa grandeur à notre néant, mais de sa sainteté à notre corruption, et il l'a franchi d'un seul élan de sa charité ! Il s'est identifié, par une solidarité mysté-

(1) Godet. — *Conférences apologetiques* : VI, La divinité de Jésus-Christ.

rieuse mais entière, à notre humanité, et à notre humanité tombée, condamnée, perdue ; il est entré en plein dans sa destinée amère, dans ses souffrances et dans ses hontes, dans sa misère et dans ses châtiments ; *il a porté nos langueurs, il a porté nos maladies, il a porté nos péchés !.....* Mais plus il s'abaisse, plus il s'élève, car chacun de ses abaissements est un nouveau miracle de sa charité ! Et lorsqu'il aura touché, pour nous sauver, le fond de l'abîme, lorsque, plutôt que de nous laisser périr, il aura été *fait malédiction pour nous*, lorsqu'il aura savouré jusqu'à cette dernière goutte du terrible calice, qui s'appelle (ô mystère des mystères) le sentiment de l'abandon de Dieu.... dans ces extrémités de douleur et d'opprobre, il sera plus grand que jamais ! L'apogée de ses ignominies sera l'apogée de sa gloire, car ce sera l'apogée de son amour ! Anges du ciel, qui l'avez vu, dans l'élan de sa compassion ardente, se détacher de vos rayonnantes demeures pour descendre jusque sur notre planète et s'engager dans cette sombre avenue dont le seuil est une crèche et le terme une croix..... je comprends vos transports d'admiration, je comprends vos cantiques d'adoration et de louange : *Gloire soit à Dieu au plus haut des*

cieux! paix sur la terre! Bonne volonté envers les hommes!

La venue de Jésus-Christ qui, du côté de Dieu, se résout dans la plus haute manifestation de sa gloire, car elle est la plus haute manifestation de sa bonté, se traduira du côté des hommes, par ce bienfait immense : *paix sur la terre, envers les hommes bonne volonté!* Ce ne sont pas ici deux grâces différentes, mais deux noms, deux aspects d'une même grâce; la seconde même, dans l'ordre logique, est antérieure à la première, car c'est cette *bonne volonté* de Dieu *envers les hommes* qui est la source de la paix sur la terre.

L'état de l'homme, éloigné de Dieu, si éloigné qu'il a fallu pour combler la distance, tout le mystère de l'incarnation et de la rédemption, est par cela même un état de trouble : trouble dans ses rapports avec Dieu, trouble dans ses rapports avec ses frères.

Aucun de nous n'est, dans sa condition naturelle, en paix avec son Créateur. Ne prenez pas pour la paix je ne sais quel calme apparent, je ne sais quel

air de sécurité et de confiance, qui n'est que le fruit de l'insouciance et de l'étourdissement de la vie terrestre. Cette prétendue paix, si peu enviable et si peu digne d'une créature de Dieu, est d'ailleurs illusoire et fragile. Qu'une des circonstances, toujours si fréquentes dans le cours de l'existence terrestre, vienne révéler à l'homme le néant du monde et de lui-même; qu'une maladie lui impose de longues heures d'ennui, d'inaction, de mélancolie et de souffrance; qu'un deuil inattendu ou une grande douleur morale lui fasse sentir l'une des blessures les plus cruelles de la vie; qu'une catastrophe publique ébranle cet édifice général d'ordre et de prospérité dans lequel il s'abritait.... la pensée du Dieu dont il dépend si étroitement lui revient aussitôt, et elle lui revient confuse et menaçante. Dieu n'est pas une idée qu'on secoue à volonté, un dogme qu'on rejette à toujours, c'est une réalité avec laquelle il faut compter. Dieu qui nous a faits et pour lequel nous sommes faits, se retrace involontairement à nous chaque fois que se démontre à nos cœurs l'insuffisance des objets qui nous aidaient à l'oublier. Car Dieu a un allié, un témoin au-dedans de nous, la conscience. La conscience, qui est comme son reflet au fond de notre être, se réveille à sa voix et

nous ne pouvons échapper au trouble dans lequel elle nous jette. Si nous pouvions lui échapper, c'est alors que nous serions le plus à plaindre, car notre endurcissement serait à son comble, l'homme spirituel, l'homme moral serait éteint, serait mort au-dedans de nous....

Est-ce là l'état que nous pourrions envier, mes frères ? A Dieu ne plaise, ce serait signer notre irrémédiable dégradation. Laissons donc, à travers les vicissitudes de la vie, la pensée de Dieu nous visiter et nous troubler. Car comment penserions-nous sans trouble à Celui que nous avons tant méconnu, tant offensé et devant lequel notre vie n'est qu'un long oubli, une longue désobéissance, une révolte toujours renaissante ? Comment s'opérerait sans trouble cette rencontre entre le Dieu saint et l'homme pécheur ? Qu'il s'empare donc de nous cet effroi nécessaire, qu'il nous poursuive, qu'il nous tourmente, qu'il nous accable dans le sentiment de notre indignité !....

Le connaissez-vous, ce saint effroi, mon frère ou ma sœur ? A-t-il jamais fait tressaillir votre âme ? Epreuvez-vous les douleurs d'une conscience angoissée, et tremblants devant Dieu, souhaitez-vous ardemment d'être réconciliés avec lui ?.... Venez

alors, et prêtez l'oreille à la voix de Noël, car cette voix a dit : *Paix sur la terre!*... c'est-à-dire, avant tout : Paix entre le ciel et la terre ! Paix entre le Dieu saint et l'homme qui l'a offensé ! Regardez l'enfant de Bethléem... Dans cet enfant, c'est Dieu qui vient à vous, non en juge, mais en père et en Sauveur ! C'est l'Éternel qui voile sa sainteté redoutable sous cette tendre et miséricordieuse image ! C'est le Maître offensé qui vient au-devant de ses serviteurs rebelles et qui, pour les ramener à lui, consent à ces abaissements infinis et à ce sacrifice sans nom ! Approchez-vous sans crainte, cœurs brisés, il vient commencer et conduire jusqu'à son dernier terme l'œuvre de votre délivrance. Etes-vous accablé sous un passé de transgressions ? Voici il vous les pardonne, *gratuitement par grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ*. Vous sentez-vous, dans le présent même, hésitant, partagé, retenu par mille liens sous l'empire du mal ? Voici, il veut vous donner dès à présent un *cœur nouveau et un esprit nouveau*. Tremblez-vous, pour ce qui vous reste à passer de jours dans un monde plein de pièges ? Voici il vous dit : *Ta force durera autant que tes jours ; je ne te délaisserai point, je ne t'abandonnerai point. Je te conduirai par mon conseil, et je te recevrai dans ma gloire !*

Mon frère, ma sœur, n'est-ce pas là le secret de la paix après laquelle vous soupirez ? Avoir retrouvé Dieu, son principe et sa fin, se sentir réconcilié avec lui, assuré de sa faveur, vivant de sa vie, porté dans ses bras à travers la course terrestre jusque dans le bercail d'en-haut, — n'est-ce pas être délivré de toute inquiétude et goûter, *à l'ombre du Tout-puissant*, la sécurité la plus profonde ?... Ah ! laissez-la, cette paix céleste, entrer dans votre cœur et *l'inonder comme un fleuve* ! En quel temps vous fut-elle plus impérieusement nécessaire ? Aujourd'hui tous vos biens sont menacés, tout est incertain, fragile autour de vous, tout ce que vous avez de plus cher peut disparaître dans l'ébranlement universel oui, tout, excepté le trésor que Noël vous offre, la paix de Jésus-Christ, la paix avec Dieu, la paix avec vous-même, le pardon de vos péchés, le don du Saint-Esprit, le salut de votre âme, le royaume des cieux, la vie éternelle !

Quand la paix de Dieu remplit nos cœurs, mes frères, elle se répand comme un parfum tout autour de nous, elle rayonne doucement dans toutes les sphères de notre vie, et nous l'apportons comme

une disposition naturelle et permanente dans nos rapports avec nos frères.

Hélas ! le péché est une puissance active de division. En séparant l'homme de Dieu, il sépare l'homme de l'homme. Lorsqu'il n'y a plus entre nous et le *Père commun* une relation filiale et vivante, comment y aurait-il entre nous et nos semblables, une relation vraiment fraternelle ? Arrêtez un instant vos yeux sur les sociétés humaines. Que de conflits, que de luttes, que de rivalités, que de jalousies, que de défiances, que d'animosités, que de discordes, que de haines ! Les intérêts, les convoitises, les passions, se croisant, se heurtant et se contrariant sans cesse, sont une cause permanente de dispute et d'hostilité. Les lois répriment certains excès, les convenances arrêtent certaines manifestations, la politesse voile sous des formes bienveillantes la malice des cœurs ; mais le fond n'est que désunion, discorde. C'est ce fond même qui doit être changé, mes frères, et il ne peut être changé que par l'Évangile. Il faut que l'homme, réconcilié avec Dieu, soit par cela même réconcilié avec ses frères. Il faut que l'égoïsme soit attaqué dans sa racine, car « n'aimer que soi, comme l'a dit un grand écrivain, c'est haïr les autres. » Il faut que, vaincus par les compas-

sions éternelles, nous sentions que les mêmes compassions enveloppent tous les membres de la famille humaine et que nous les éprouvions nous-mêmes pour eux. Il faut que la charité de Christ, passant en nous, nous fasse comprendre la justice, la beauté, l'attrait de ces divins préceptes : *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés ! — Ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi vous-mêmes. — Que chacun n'ait pas seulement égard à son intérêt particulier mais qu'il ait aussi égard à celui des autres. Que toute animosité, toute crierie, toute médisance, soient bannies du milieu de vous. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs....* Ah ! si nous étions pénétrés de ces paroles, si nous étions pleins de l'esprit qui les a dictées, ne comprenons-nous pas que tout sentiment de malice naissant dans nos cœurs, se fondrait aussitôt sous les tièdes haleines de l'amour chrétien?...

Mes frères, regardez le nouveau-né de Bethléem endormi dans sa crèche... Ah ! si la seule vue d'un enfant dans sa simplicité, dans son innocence, dans sa douceur apaise notre âme, que sera-ce si nos yeux se portent sur l'enfant céleste ! Quelle sérénité, quel calme l'environne ! Comme son sourire aussi

pur que le ciel réprime en nous tout orgueil, toute convoitise, toute passion, toute haine ! Comme autour de son humble berceau semble retentir la parole des anges : *Paix sur la terre !*

Ce doux tableau, mes frères, nous voudrions l'offrir, en ce saint jour, non pas seulement aux hommes, aux familles, aux classes de la société, tentés de se haïr et de se maudire, mais aux nations qui s'entredéchirent dans une guerre impie. O mon peuple, repens-toi de t'être laissé entraîner à cette lutte insensée et criminelle ! Et vous, frères Allemands, repentez-vous plus encore de l'avoir poursuivie avec fureur, lorsqu'il vous était possible de l'arrêter ! C'est de vous que nous avons emprunté la touchante coutume des arbres de Noël, comme nous aimions à enrichir notre esprit de vos grandes pensées philosophiques, et à rêver de l'infini en écoutant les accords de vos symphonies majestueuses !... Hélas ! dans cette année funeste, nous n'offrirons aucun arbre de Noël à nos enfants dispersés ou tristes comme nous-mêmes ! Mais vous, peuple Allemand, aurez-vous le courage de dresser ce poétique symbole de joie et de paix ? Où donc vous réuniriez-vous autour du sapin étincelant de lumiè-

res et tout chargé de témoignages de tendresse ? Serait-ce sur cette terre de France où vous avez entassé les deuils et les ruines ? Mais ici, le sol fraîchement remué recouvre mal des milliers de cadavres... là gisent des débris encore tout fumants... Serait-ce dans ce camp formidable, d'où vous vous apprêtez à jeter sur une cité, pour vous si hospitalière, une pluie de fer et de feu ? Serait-ce dans votre patrie où tant de foyers sont déserts et où vous avez fait verser tant de larmes aussi amères que les nôtres ? Mais partout la voix de l'enfant divin arrêterait vos adorations sacrilèges ; partout vous l'entendriez vous dire : ne célébrez pas la fête des âmes pures ; ne préparez pas vos dons, n'allumez pas vos joyeuses lumières ; avec des cœurs pleins de haine, avec des mains souillées de sang, vous profaneriez l'arbre mystique, l'arbre de la concorde et de l'amour !... Je m'arrête, car je craindrais de m'abandonner à des sentiments trop amers !...

Et pourtant, la parole de Noël demeure : *Paix sur la terre !* Ah ! si elle retentit à l'heure présente comme un anathème sur vous et sur nous, qu'elle retentisse aussi comme une espérance sur la terre attristée ! Quoi qu'il en soit, c'est une parole divine

et elle aura son accomplissement. N'en voyons-nous pas poindre l'aurore dans l'influence bienfaisante déjà exercée par l'Évangile, sinon pour empêcher la guerre, du moins pour en adoucir les maux? N'est-ce pas l'Évangile qui, au moment où le génie de la destruction déploie toutes ses ressources, contraint, par une impulsion irrésistible, le génie de la charité à déployer toutes les siennes? N'est-ce pas l'Évangile qui a suscité, dès le premier jour, entre l'humanité et la guerre, une lutte bénie dans laquelle le dernier mot doit rester à l'humanité? N'est-ce pas l'Évangile qui a fait surgir, dans la protestante Genève, cette admirable Société internationale qui va relever sur les champs de bataille toutes les victimes qui tombent, sans distinguer les amis des ennemis? Et n'avons-nous pas vu, chaque fois que les armées se sont rencontrées dans un choc sanglant, l'armée pacifique des chrétiens s'avancer avec la bannière de la croix, pour recueillir les blessés et les entourer des soins les plus tendres? Contradiction sublime entre la haine et l'amour, entre le mépris et le respect de la vie, qui finira par anéantir l'un des termes et par rendre la guerre impossible, tant la guerre paraîtra monstrueuse !....

Dans cette espérance, chrétiens, approchons-nous

ensemble de l'autel de la réconciliation et de la paix !
Venons-y, l'âme pleine de repentir, de foi et d'amour,
et que la communion dans laquelle nos cœurs
vont se confondre en s'unissant au cœur de Jésus-
Christ, soit l'image anticipée de cette communion
plus vaste qui doit rassembler un jour dans un
même corps tous les membres de la famille hu-
maine !